

Bruno Hébert

Le Noviciat Saint-Viateur de Joliette

*Une image
de la beauté céleste*

Les Clercs de Saint-Viateur
du Canada



Bruno Hébert

Le Noviciat Saint-Viateur de Joliette

Une image de la beauté céleste

Dépôt légal - 3^e trimestre 2012

ISBN : 978-2-9-813199-3-7

Édition :

Les Clercs de Saint-Viateur du Canada

132, rue St-Charles Nord, C.P. 190

Joliette, Qué. - J6E 3Z6

LE NOVICIAT SAINT-VIATEUR DE JOLIETTE



LIMINAIRE

Il nous a été donné à plusieurs reprises au cours des années d'accueillir des personnes intéressées à visiter le Noviciat Saint-Viateur de Joliette, une pièce majeure du patrimoine bâti de la région de Lanaudière. Inspiré de l'art roman — une rareté au Québec — l'édifice sommeille au fond du boisé avoisinant, côté nord, la cathédrale de Joliette, laquelle est reconnaissable à ses flèches argentées, les seules de tout Joliette.

Le Noviciat porte présentement le nom de Résidence Saint-Viateur. Construit en 1939-41, il demeure relativement peu connu même des Joliettains, parce que, jusqu'en 1969, la règle canonique de la clôture propres aux maisons de formation de religieux ne permettait guère l'ouverture de ce haut-lieu au public. Depuis que les futurs Viateurs, peu nombreux, s'en sont

allés se faire former ailleurs, l'imposant monument, tout en demeurant Maison provinciale jusqu'en 1994, est devenu progressivement un pied-à-terre pour les confrères actifs et un refuge pour les plus âgés. On y trouve également l'infirmier des C.S.V. canadiens, leurs archives et une bibliothèque.

Le présent ouvrage se voulait d'abord un guide, le reflet, si l'on veut, du discours que nous tenons aux visiteurs qui s'y présentent. Il se trouve que, chemin faisant, notre propos s'est élargi et que la réalisation a fini par dépasser le projet. Quoi qu'il en soit, voici ce qui ressort de notre fréquentation d'une œuvre qui, au cours des années, n'a jamais cessé de nous émerveiller. Puisse le lecteur partager notre enthousiasme devant ces beautés silencieuses, signe caché de l'invisible.

Bruno Hébert, c.s.v.

I - L'ÉDIFICE

A- Un peu d'histoire

Joliette est née dans un tournant rapide de la rivière l'Assomption à cinq kilomètres au nord du village de Saint-Paul. C'est là que le notaire Barthélemy Joliette (1789-1850), entrepreneur forestier très actif dans le commerce outre-mer, conduit une centaine de bûcherons en 1823 pour y faire chantier. Un bâtiment rudimentaire s'élève, qui logera bientôt les premiers défricheurs de la région. En 1824, il fait construire sur la rivière nouvellement harnachée une scierie et un moulin à farine, promesses d'avenir. En peu d'années avec l'apparition des premières maisons, on ne parle plus d'un chantier mais d'un village. À ce village, il donne le nom de *L'Industrie*, toponyme qui dit assez son intention. Il s'y fixe à demeure en 1828.

Le 13 octobre 1842, on inaugure l'église paroissiale érigée à ses frais sous le vocable de saint Charles Borromée, patronyme choisi par Mgr Bourget en l'honneur de Mme Joliette, la *seigneuresse* Marie-Charlotte de Lanaudière. Puis le fondateur couronne son oeuvre par la construction d'un collège. Le 22 septembre 1846, 44 élèves

envahissent les lieux sous la direction de trois ecclésiastiques. Mais ce personnel est provisoire puisque M. Joliette entend confier son collège, dès leur arrivée, aux religieux français promis par Mgr Bourget.

Les religieux en question sont attendus avec impatience. Ils arrivent à L'Industrie le 28 mai 1847 à

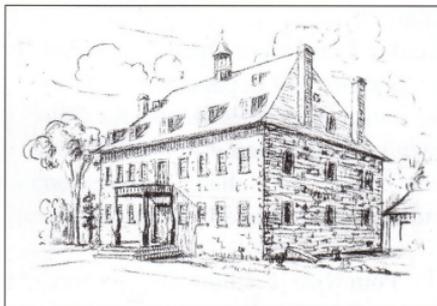


Photo d'archives

minuit moins quart. Ce sont les FF. Étienne Champagneur, Augustin Fayard et Louis Chrétien, auxquels se joignent dès le 3 août deux de leurs confrères venus du Missouri : les PP. Antoine Thibaudier et François-Thérèse Lahaie. Ce modeste détachement appartient à un nouvel institut, les Clercs de Saint-Viateur, voué à l'éducation

chrétienne et au service des saints autels. Cet institut a été fondé en 1831 par le curé Louis Querbes, desservant de Vourles, une localité située à 12 km au sud de Lyon.

Ces maîtres d'école sont donc arrivés au pays fin mai 1847, pilotés par Mgr Bourget en même temps qu'une quinzaine de religieux et de religieuses d'autres congrégations. Ils ont été recrutés pour renforcer chez nous un système d'éducation encore balbutiant, menacé par un mouvement de contestation qui, pour une question de taxes scolaires, allait parfois jusqu'à brûler les écoles. Cette tourmente se résorbera autour de 1849 et passera à l'histoire sous le nom de *la guerre des éteignoirs*. Heureusement, à cause du mécénat de M. Joliette, la question ne s'est pas posée à L'Industrie.

Pour que l'action de ces religieux se développe et perdure, il faut au plus tôt s'assurer d'une relève. En conséquence, un noviciat est institué canoniquement dès le 31 juillet au collège même, en attendant son installation à 500 pas plus au nord sur le terrain de l'édifice actuel, mais collé sur le chemin devenu depuis la rue Saint-Charles. M. Joliette avait fait transporter une petite école à cet effet. Grâce à la dissolution d'une communauté

religieuse naissante à Chambly, les *Frères de la Croix*, vouée à l'éducation, cette maison de formation comptera d'entrée de jeu huit novices sans qu'on ait guère eu à les recruter.

L'hiver venu, la *petite école entre les deux pins*, comme on l'appelle, s'avère inhabitable sous la froidure et le personnel passe la rude saison dans l'ancien presbytère au-dessus de la sacristie de l'église paroissiale, gîte offert par M. le curé Antoine Manseau. En fait, le Noviciat connaîtra pas moins de six déplacements en douze ans, y compris un séjour de six mois à Montréal, dans le nouvel édifice des sourds-muets au Mile End. Il y a dans cette *itinérance* quelque chose qui rappelle Marie et Joseph en quête d'abri sur les routes d'Égypte et de Judée.

Ce n'est qu'en juillet 1860 que le personnel peut s'établir dans une demeure digne de l'œuvre. Le nouveau noviciat mesure 96 sur 48 pi et compte deux étages et demi. Il dispose en outre d'une cave de 7 pi de haut à la grandeur. C'est un bel exemple d'une maison en bois construite à la *canadienne*, grand format. À ce premier édifice s'adjoindra en *chicane* une aile jumelle non chauffée en 1867 pour permettre la



Photo d'archives

réunion à l'été des Viateurs dispersés dans les oeuvres. Notons en passant que, reconnue ville en 1864, L'Industrie s'appellera désormais Joliette, du nom de son fondateur.



Photo d'archives

En 1913, le noviciat est *agrandi par en-dedans*, comme on dit. Il perd son pignon et ses lucarnes et acquiert un troisième étage complet à toit plat. Il s'adjoint une aile nouvelle à l'arrière pour une chapelle à

l'étage dans le goût Louis XV des intérieurs de nos églises traditionnelles. Avec son belvédère à l'entrée, sa galerie à chaque étage et sa nouvelle carrure, l'édifice vient de se convertir au style colonial américain. L'humour des élèves du collège ne manque pas de le souligner, surnommant l'édifice rénové *le Coffre*.

À l'approche des années 30, le noviciat s'emplit plus qu'à l'accoutumée, au point qu'il faut agrandir. À l'ensemble déjà constitué, on ajoute deux ailes à l'arrière côté sud, l'une servant de cuisine et de couvent aux religieuses d'office, l'autre, tournée vers l'avant, baptisée *Maison Champagneur*, devant loger les confrères âgés et malades.

Il faut croire qu'à la pérennité nul n'est tenu. Il se trouve que *le Coffre* connaît une fin tragique. Il est rasé par le feu en pleine tempête de neige dans la nuit du 26 février 1939. Malgré le vent et l'heure tardive, Dieu merci! il n'y a pas eu de mort ni de blessé. Tirés de leur premier sommeil, les 76 novices quittent le

dortoir en bon ordre, descendent dans le noir s'emmitoufler à l'avant et courent pelle en main ouvrir le chemin aux pompiers de la ville pour leur permettre d'intervenir.



Photo d'archives

Ils finiront la nuit au Séminaire, rompus de fatigue et couchés comme des soldats en campagne, avant de décamper le lendemain après-midi pour l'Épiphanie. Les autorités doivent illico déplacer du monde et convertir la majeure partie du collège de l'endroit en noviciat improvisé. La maison de formation ne reviendra à Joliette dans son nouvel habitat que deux ans et demi plus tard. On devine que la rareté des matériaux par temps de guerre explique en bonne partie les lenteurs de la construction. L'institution aura perdu la moitié de ses effectifs, le nouveau Noviciat à Rigaud construit par la province de Montréal ayant absorbé ses propres candidats.

B - Une vue du dehors

C'est au P. Wilfrid Corbeil, 46 ans, alors directeur des Études au Séminaire, que nous devons le concept du Noviciat Saint-Viateur tel qu'il apparaît aujourd'hui au visiteur. S'entourant d'artistes reconnus, le Père veut faire de ce monument une oeuvre d'art de qualité. Pour l'extérieur, il va chercher son inspiration du côté de la Normandie, *au pays des ancêtres*, plus particulièrement à l'ancienne abbaye bénédictine Saint-Georges, établie à Saint-Martin de Boscher-ville à une dizaine de kilomètres de Rouen. Il s'agit d'une construction des XIIe et XIIIe siècles, d'un style représentatif de l'art roman particulier à la région. Le P. Corbeil fait de ce monument une lecture active; il en extrait au mieux l'esthétique et l'adapte à la rigueur de notre climat et aux besoins spécifiques d'un noviciat. En collaboration avec l'architecte René Charbonneau et les entrepreneurs *Héroux & Robert* de Montréal, il s'efforce d'accorder les ressources de l'ingénierie moderne à la splendeur de son rêve médiéval.

L'immeuble principal est en pierre calcaire bosselée extraite des carrières de Base-de-Roc à l'entrée sud de la ville près du pont des Dalles. Il est d'un bâti qui im-

pressionne par sa robustesse et sa simplicité. Une puissante tour attire d'abord l'attention, coiffée de son toit pyramidal que domine une croix de fer avec son coq tutélaire la crête dans le vent. Cette tour est plantée à la croisée du cinquième des deux ailes de l'édifice, celle des novices direction nord avec son préau aux fraîches arcades et son joli clocheton, et celle de la chapelle vers l'est avec ses fenêtres d'église à l'étage et son vaste transept à mi-cours.



Photo René Breton

On a voulu que la structure de l'édifice repose sur des piliers *Franqui*. Son ossature est en béton armé selon la technologie la plus récente. La toiture est revêtue de tôles de cuivre aujourd'hui reverdies, matériau noble qui remplace depuis 1964 les bardeaux d'asphalte du début. Chaque heure du jour jette sur l'édifice des jeux d'ombre et de lumière différents. Cet éclairage manifeste en diverses variantes l'admirable équilibre des masses. Le P. Corbeil ne conçoit pas l'art sans recherche de beauté et la beauté chez lui, c'est

d'abord une question d'harmonie. Il est clair à ses yeux que *l'unité est la qualité des œuvres fortes*. À regarder le résultat de ses efforts, on sent que le nombre d'or — qu'il maîtrise d'instinct, dit-on — n'est jamais loin. Comme le musicien développant un même thème en diverses variations, voyez-le qui favorise avec mesure le rappel des mêmes formes avec les alternances appropriées.



Photo d'archives

En 1948, vient s'ajouter dans le même esprit médiéval un agrandissement en pierre de l'aile Champagneur, sauvée du sinistre de 1939. Cette rallonge vers la rue devient l'infirmerie provinciale agrandie. Ponctué aux extrémités de larges cheminées à la manière de Bretagne,

cet agrandissement clôt son élan sur la façade par une abside qui sert, par la même occasion, de solarium aux malades. Inspirée de Saint-Georges de Boscherville, cette abside rappelle, en plus fenêtré, le chevet arrondi de plusieurs de nos églises traditionnelles. Tout près de là, sur le gazon en pointe du côté de la cathédrale, le cimetière a vu remplacer en 1952 ses croix de bois par des stèles de granite toutes simples d'un bel effet d'ensemble.

tectural vu de la rue. Il clôt une cour intérieure qui devient cloître, décorée d'une fontaine au milieu, que préside une madone rustique en pierre d'Indiana, oeuvre du P. Maximilien Boucher, c.s.v. Pour créer cet ensemble monumental, le P. Corbeil a usé de son oeil synthétique, s'en tenant à l'esprit des formes, se gardant bien de succomber à l'imitation servile. De la robustesse romane, il a su tirer l'essentiel et éliminer certains détails



Photo d'archives

Un somptueux préau à arcatures romanes relie cette aile nouvelle au bloc du Noviciat, assurant l'unité et d'amplitude de cet ensemble archi-

sans appauvrir la vue d'ensemble. Voilà une géométrie simple, équilibrée, qui plaît d'emblée à l'œil exercé !

À l'entrée principale, la porte est protégée par un porche à quatre retraits et surmontée au tympan d'un bas-relief sculpté. Ce bas-relief, oeuvre de Marius Plamondon, a perdu avec le temps sa polychromie. Il représente saint Viateur accompagné de deux anges et reprenant le *dictum* du P. Querbes légué à ses troupes: *Adoretur et ametur Jesus* (Adoré et aimé soit Jésus). Enfin, pointant au sommet de l'aile des novices, un clocheton octogonal à lanterne unique résume d'exquise façon le clocher typique de nos églises patrimoniales.



Photo d'archives

II - L'INTÉRIEUR

A- Le hall d'entrée

Entrons maintenant dans le puissant édifice qui a tout à fait l'air d'un monastère. Accroché au mur près de la loge du portier à l'entrée principale, un *Christ en croix* de quatre pieds en chêne teinté acajou. Ce corpus à la tête couronnée avec emphase date d'avant 1939. Il est l'oeuvre d'un artisan d'Oberammergau, ce village bavarois dont les habitants assurent tous les dix ans un *Jeu de la Passion* très couru, prolongement d'un vœu collectif datant du XVIIe siècle. Ce corpus témoigne d'un métier qui n'a rien de celui d'un apprenti. Il a été

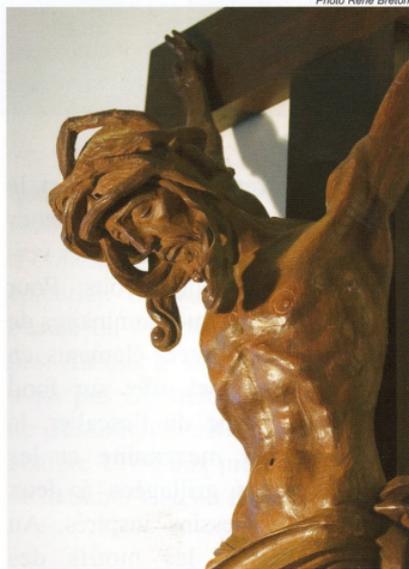


Photo René Breton

gracieusement offert à la communauté par les entrepreneurs.

Puis voilà le hall d'entrée, une pièce carrée haute de deux étages, projection au dedans de la tour monumentale du dehors. Des colonnes carrées toutes en hauteur sont *faitées* d'arcs arrondis qui dominent une mezzanine. À gauche, comme caché, un grand escalier; à droite le modeste bloc de l'ascenseur (1969); à l'étage la mezzanine tout autour. Le hall dans son ensemble n'est pas sans rappeler les petites cours intérieures d'inspiration mauresque qu'on trouve au sud de l'Espagne, fontaine et arabesques en moins. Au sommet, toutefois, la surface s'honore d'un plafond à caissons, tandis que le rez-de-chaussée repose sur un plancher en terrazzo couleur calcaire quadrillé deux tons.

Ce qui frappe surtout, c'est le dépouillement des murs tout blancs au fini rugueux où dominent les verticales et les angles droits. Pour orner le tout, quelques luminaires de verre opalin et divers éléments en fer forgé d'un bel effet sur fond blanc : la rampe de l'escalier, la clôture de la mezzanine et les grandes portes grillagées à deux battants aux dessins inspirés. Au rez-de-chaussée, les motifs des

grillages donnent dans la géométrie, tandis qu'à l'étage, ils sont figuratifs. Ces derniers rappellent les saints anges pour l'un, saint Viateur



Photo René Breton

et son évêque saint Just pour l'autre. Les travaux en fer forgé sont d'Albert Langlois, habile artisan de Belleville, comté de Châteauguay, d'après les dessins du P. Corbeil.

Il faut dire qu'artiste depuis l'enfance, Wilfrid Corbeil est déjà

connu dans la région pour sa peinture et ses somptueux décors de théâtre. Or, il avait entrepris en 1926 un séjour de deux ans d'études en



Photo René Breton

lettres anciennes à Paris, études dont il était revenu la tête remplie de projets, et pas seulement en grec et en latin. L'art qui domine alors en France, c'est ce qu'on appellera plus tard *l'Art déco*, un art surtout réservé aux résidences cossues, aux halls d'hôtel et aux paquebots. Une

manière de faire quelque peu martiale, qui privilégie le goût des formes géométriques simples, une cohérence rigoureuse, le respect de la nature des matériaux et le goût de faire appel à diverses disciplines artistiques. Un art fonctionnel, qui, en réaction à *l'Art nouveau* (*l'art spaghetti*) des années 1900 en France, réproouve la surcharge, le simili et l'éclectisme. De ce mouvement naîtra le *design* comme discipline autonome et, plus tard, *l'art industriel* destiné à la production de masse.

Il est manifeste que le hall d'entrée du Noviciat est une réalisation *Art déco* dans ce que cette tendance a de meilleur, empreinte il est vrai d'une certaine austérité, austérité qui convient à une maison religieuse. Cette force dans le dépouillement, inspirée, entre autres, de l'Égypte ancienne, du cubisme et de l'art nègre, s'oppose aussi aux imitations serviles et à la surcharge du néogothique flamboyant et du romano-byzantin telles que pratiquées chez nous dans le passé et dont on confiait trop souvent l'ornement à des marchands plus au fait des lois du commerce que des règles de l'art.

B- La chapelle



Photo Fondation du Patrimoine religieux du Québec

La chapelle occupe, un peu en retrait au deuxième plancher, l'aile centrale de l'édifice. Sa porte à deux battants s'ouvre sur une large nef toute en ogives pointées vers le ciel comme les mains jointes d'une prière. Du même blanc grenu que le hall d'entrée, cette voûte si dépouillée sert d'écran au chant multicolore des vitraux qui égaient les fenêtres des murs latéraux. Les ogives se déploient en vagues successives

comme le sable sur la plage; elles vont se perdre dans la lumière du vitrail de l'abside tout au fond. Un léger resserrement de perspective crée dans le chœur, comme au théâtre, une douce illusion de profondeur, ce qui n'est pas sans rappeler Corbeil le scénographe. Autre emprunt à l'art de la scène, le sanctuaire domine la nef à la hauteur de cinq marches. La nef, elle, peut recevoir jusqu'à 150 personnes

assises. Ses fenêtres, trois fois plus hautes que larges, se terminent en un sommet arrondi, assorti au style roman qui règne au dehors.

La coque ultra-moderne du vaisseau peut surprendre si on la compare à la robustesse toute romane du bâtiment vu du dehors. Cette voûte est une copie adaptée de l'église paroissiale de Frielingsdorf près de Cologne (1935), oeuvre de Dominikus Böhm, un de ces artistes inquiétés par la hargne nazie. Bien entendu, la chapelle du Noviciat n'a

pas l'étendue de l'église paroissiale, mais elle s'est enrichie d'un transept — histoire de satisfaire le dehors — ce qui, de plus, présente l'avantage d'illuminer l'approche du chœur. *Le monument germanique, remarque Gustave Lamarche, avait quelque chose de cryptique, de souterrain, en même temps qu'un peu trapu et campagnard. Le P. Corbeil débouche la catacombe en instituant en travers la galerie brillante d'un spacieux transept et confère ainsi à l'œuvre un ton de meilleure urbanité.*

1- Les vitraux

a) Les vitraux de la nef

Mais la pièce de résistance de cet ensemble, ce sont les vitraux qui, d'entrée de jeu, parlent plus fort que tout le reste. Le rôle de ces flots de lumière sortis de l'obscurité, c'est d'isoler le visiteur des bruits du dehors et de créer une atmosphère propice au recueillement. Place donc au langage secret de la beauté ou, encore, au simple bonheur d'être là ! Car les vitraux, c'est *de la musique en couleurs*.

De la musique en couleurs oui, à condition que le verrier respecte au mieux le langage qui est le sien et ne veuille pas jouer les peintres véristes comme il arrivait trop souvent autrefois, alors qu'il fallait — pour faire plus vrai — représenter saint Louis

de Gonzague en soutane noire sur un fond clair-obscur, quelque chose comme la négation de ce qui fait la force du langage lumineux. En un sens, on peut dire que le vitrail est plus près de la mosaïque que de la

peinture. Pourquoi faudrait-il le réduire à n'être que l'équivalent d'un mauvais tableau fixé au mur ?

Marius Plamondon de Québec — 25 ans en 1940 — est l'auteur de ces chemins de lumière. Sculpteur de son état, il venait de passer deux ans en France et en Italie. Il a profité de son *Prix d'Europe* pour s'initier au métier de verrier à l'occasion d'un séjour à Chartres,



photo Bruno Hébert

haut-lieu s'il en est en la matière. Comme coup d'envoi lui échoit, de retour au Canada, le contrat des vitraux de notre chapelle: treize fenêtres dans le lieu saint et sept à la sacristie, quelque chose comme

6 000 morceaux de verre ceinturés de plomb pour une surface de 640 pieds carrées.

Le jeune homme décide de procéder à la manière des maîtres-verriers du Moyen-Âge : il opte pour le verre antique. Ce qui fait qu'il favorise la luminosité plus que l'anecdote et procède par la juxtaposition de couleurs franches serties de plomb. Réalisé par temps gagné — car l'artiste enseigne toujours à l'École des Beaux-Arts de Québec — le travail s'étendra sur quelques années durant les vacances. Il se concrétisera aux ateliers O'Shea de Montréal sous sa direction, avec la collaboration des ouvriers de cette maison spécialisée. Il a, en outre, la chance de travailler sur des verres de première qualité, importés d'Europe avant la guerre.

Bien entendu, on n'en est plus comme naguère au verre peint ni au papier collé, mais à la couleur fondue dans la masse. Puis l'artiste module ces plans de couleur par la grisaille, grisaille qu'il obtient à partir d'une sorte de jus de couleur *charcoal* à base de verre broyé *mêlé de gomme ou d'huile, de vinaigre ou de bière*. Ce coulis sert à vaporiser le verre quand il faut en atténuer l'éclat, ou encore à permettre le dessin, que ce soit au pinceau, au doigt, à l'em-

preinte ou au pochoir. Ce travail d'apprêt terminé, on passe le verre au four (1 200 degrés Fahrenheit) pour que la grisaille obtenue s'y incruste à jamais.



photo Bruno Hébert

De plus, il se trouve que le vitrail ne cherche pas seulement à éblouir, mais aussi à instruire, comme c'est le cas ici - à instruire par l'image comme on faisait au Moyen-Âge. De ce point de vue, on remarquera que les anges prennent beaucoup de place dans les vitraux de la chapelle. Des petits, des moyens et des grands, on en trouve partout. C'est

le thème iconographique choisi, un thème d'ailleurs conforme à une dévotion chère à la communauté. On se souviendra que les jeunes de nos écoles étaient invités à joindre la confrérie des Saints-Anges, ces grands protecteurs de l'enfance.

À noter que les verrières de la nef sont moins bavardes de couleurs comparées aux autres, mais plus élaborées de dessin, car elles sont davantage conçues pour instruire. Le sujet traité : la présence des anges dans les Saintes Écritures. Six fenêtres à raison de trois scènes bibliques chacune, voilà qui fait 18 épisodes racontant l'une ou l'autre intervention des anges dans l'histoire du salut. Quatre fenêtres illustrent des scènes de l'Ancien Testament, les deux autres des visions d'apocalypse.

Du côté de l'Ancien Testament, une fenêtre s'intéresse au sort d'Abraham, une autre à l'univers de Jacob ; les deux dernières racontent des aventures tirées des livres de *Tobie* et de *Daniel*. Chaque scène est réduite à sa plus simple expression : elle compte rarement plus de deux personnages. Voici l'étonnante postérité d'Abraham, par exemple, qui lui est révélée par l'envoyé céleste ; voilà le combat de Jacob avec l'ange, sujet déjà immortalisé par

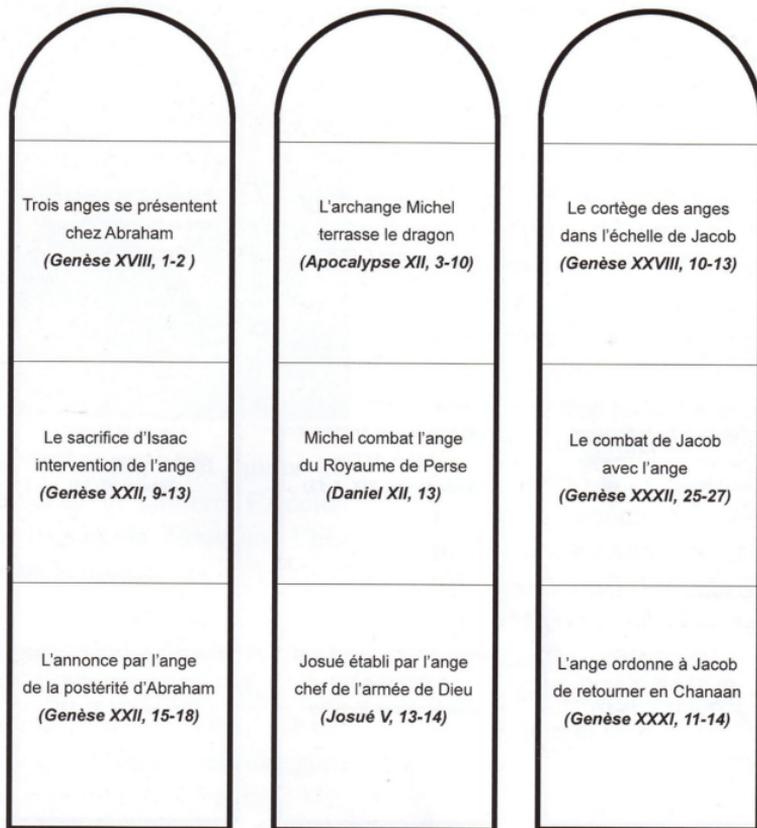
Delacroix. Puis c'est l'archange Raphaël, compagnon de route du jeune Tobie et l'histoire du poisson guérisseur; ce sont aussi les trois



Photo René Breton

enfants dans la fournaise ardente sauvegardés par un ange ou, encore, Daniel dans la fosse aux lions fort de la même protection.

LES VITRAUX DE LA NEF - CÔTÉ NORD



Trois anges se présentent
chez Abraham
(Genèse XVIII, 1-2)

Le sacrifice d'Isaac
intervention de l'ange
(Genèse XXII, 9-13)

L'annonce par l'ange
de la postérité d'Abraham
(Genèse XXII, 15-18)

L'archange Michel
terrasse le dragon
(Apocalypse XII, 3-10)

Michel combat l'ange
du Royaume de Perse
(Daniel XII, 13)

Josué établi par l'ange
chef de l'armée de Dieu
(Josué V, 13-14)

Le cortège des anges
dans l'échelle de Jacob
(Genèse XXVIII, 10-13)

Le combat de Jacob
avec l'ange
(Genèse XXXII, 25-27)

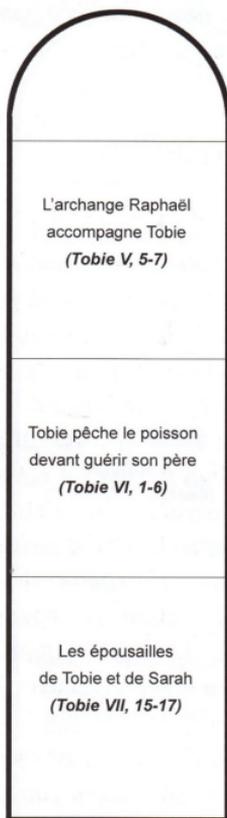
L'ange ordonne à Jacob
de retourner en Chanaan
(Genèse XXXI, 11-14)

ABRAHAM

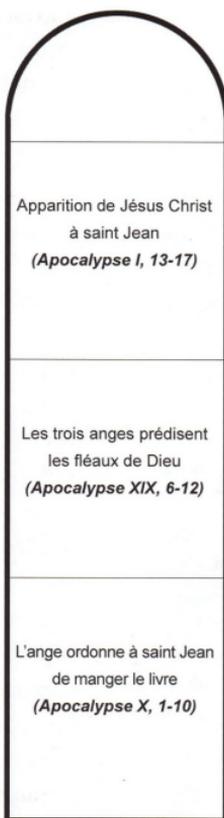
MICHEL

JACOB

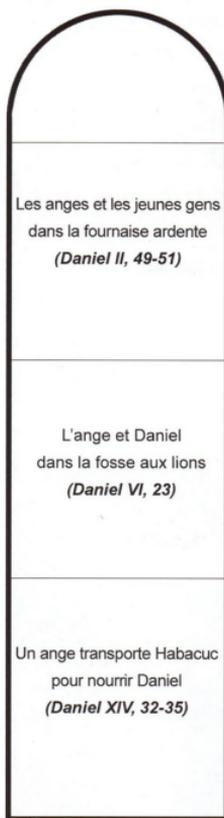
LES VITRAUX DE LA NEF - CÔTÉ SUD



TOBIE



SAINT JEAN



DANIEL

Pour ce qui est des scènes apocalyptiques, côté nord, la fenêtre est consacrée à l'archange Michel, côté

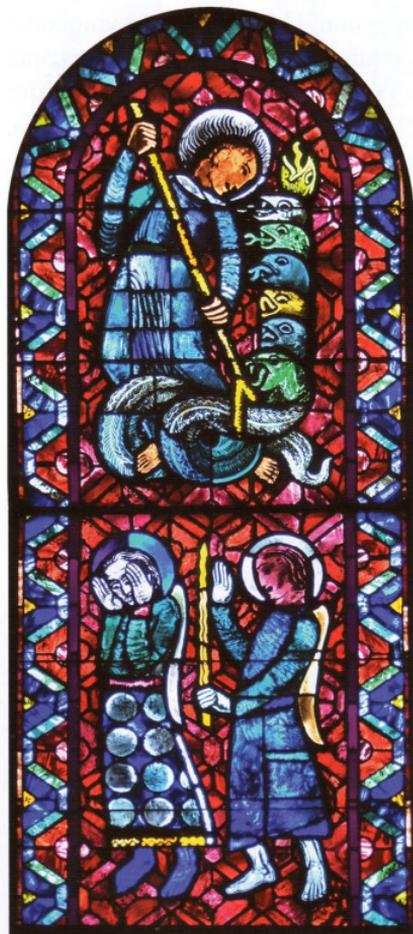


Photo René Breton

sud aux visions de l'apôtre Jean devant le Tout-Puissant. Ainsi voit-on Michel terrassant le dragon à sept

têtes ou, encore, informant Josué de sa vocation de chef d'armée. N'oublions pas que, d'après l'étymologie, le mot *ange* signifie *messager*. Côté sud, c'est, entre autres, l'apparition faite à saint Jean du Christ à la langue acérée comme un glaive et sa vision des trois anges mystérieux, présents en quelques endroits dans la Bible, symbole présumé de la sainte Trinité.

Mis à part le manuel *d'Histoire sainte* familier aux écoliers dans les années 40, souvenons-nous que la fréquentation de la Bible depuis la Contre-Réforme n'était guère encouragée par les autorités catholiques, crainte des interprétations fallacieuses. Pourtant, le P. Querbes, notre fondateur, tenait à ce que ses religieux soient familiers des livres saints. Ce qui l'amena, devant son siècle, à créer la *Légende*, qui remplace le bréviaire chez les frères. C'est un exercice de piété ordonné à la lecture, deux fois par jour, des Saintes Écritures, accompagnées de passages du *Catéchisme du Concile de Trente* et de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Le Noviciat étant maison de formation, les verrières dont nous parlons s'intégraient d'emblée au cursus préparatoire à la vie religieuse.

b) Les vitraux du transept

Si les vitraux de la nef sont plutôt sages quant à l'éclat, c'est une tout autre histoire quand on passe aux vitraux du transept. C'est comme si, à mesure qu'on monte vers le sanctuaire, on passait de l'ombre à la clarté. Trois baies de lumière forment trio au fond du transept nord, trois baies de lumière forment trio au fond du transept sud. L'un consacré à la Vierge Marie, l'autre à saint Joseph, tous deux de composition analogue. Les trois baies de lumière dont il s'agit sont trois fenêtres au sommet arrondi formant comme un triptyque, celle du centre étant plus haute que les deux autres. La verrière de la madone au nord — des personnages à dominante bleu sur fond rouge — développe le thème alors bien connu des litanies de la sainte Vierge. On peut décrypter chaque invocation, tout est écrit, mais la visée de l'artiste en procédant lettre par lettre est plus décorative que didactique. Ce vitrail n'est jamais si beau qu'à la fin d'une belle journée d'été au chant du *Salve Regina*.

Le trio de saint Joseph au sud — des personnages à dominante rouge sur fond bleu — est conçu, lui, pour recevoir le soleil du midi, d'où les nombreux cabochons, pièces de

verre en saillis traité en verre taillé ou comme gonflé, qui scintillent au soleil, projetant aux heures d'ensoleillement des poignées d'étoiles de couleur au sol ou sur les murs alentour. Une véritable symphonie de lumière que ce chemin diamanté au service des litanies de saint Joseph, dévotion plus *spécialisée*, même à l'époque.

Si on revient au vitrail de la Vierge, la fenêtre du centre est consacrée à *Marie, mère de Dieu* au milieu, accompagnée plus bas de *l'Annonciation* et plus haut, du *Couronnement au ciel*. Dans chacune des fenêtres latérales, deux anges à la vêtue somptueuse montent la garde avec, en haut comme en bas, des symboles rattachés aux invocations litaniques : *Reine des anges, Porte du ciel, Étoile du matin, Cèdre du Liban*, etc. — autant de compliments faits à la Vierge. Jean-Marie Gauvreau ne tarissait pas d'éloges devant *la verve étourdissante dont fait preuve Marius Plamondon. C'est un chef-d'œuvre qu'il faut voir*, dit-il, *c'est une vision du ciel sur la terre, si par bonheur l'éclairage est favorable au moment de la visite*.

Le trio de saint Joseph, lui, présente au beau milieu *Joseph, père nourricier de l'Enfant Jésus*,

Marie,
mère de Dieu



Photo René Breton

Saint Joseph

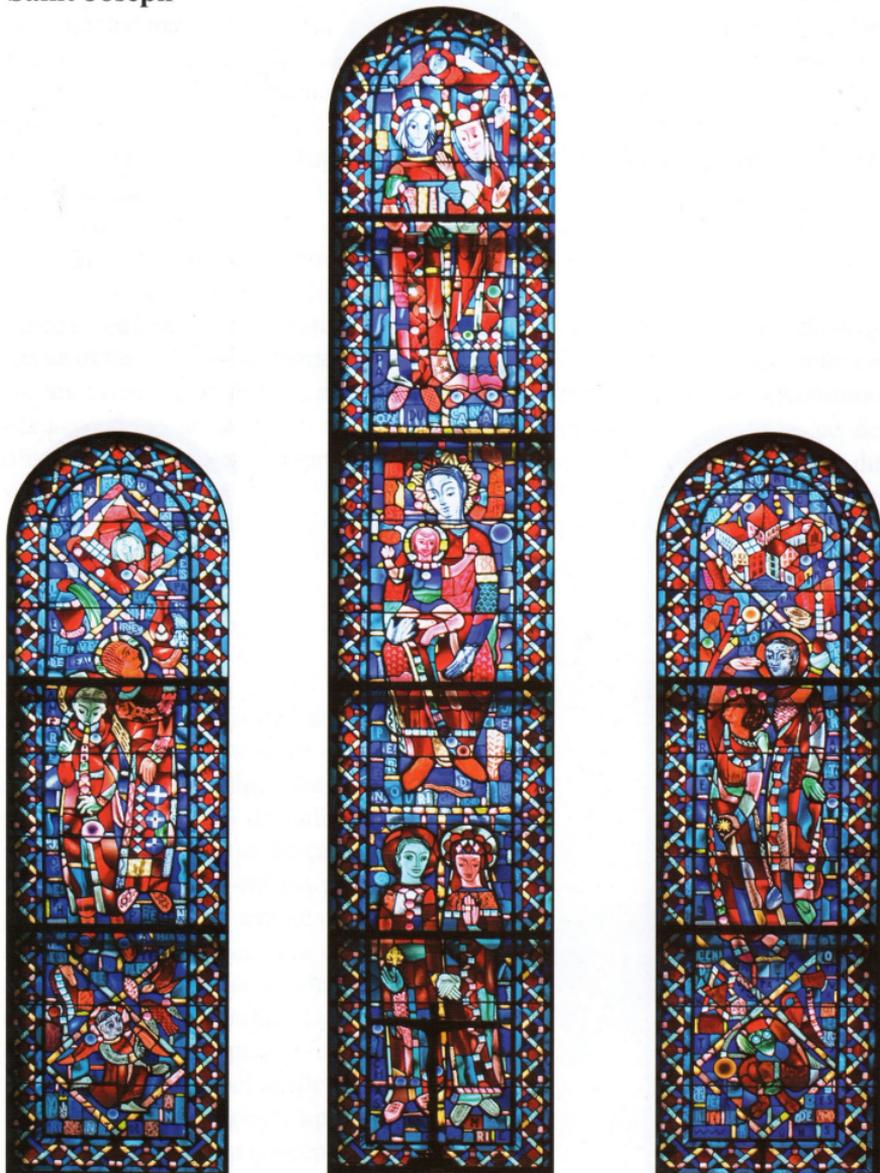


Photo René Breton

accompagné plus bas de la scène des *Épousailles avec Marie* et plus haut, de *Joseph, patron principal du Canada*. À cette enseigne, voyez le couple Marie-Joseph déployant la carte géographique du Canada.

Les baies latérales adoptent la même composition que celle de la verrière mariale : deux anges somptueusement vêtus montant la garde de chaque côté, complété en bas comme en haut des symboles représentant les invocations liturgiques : la hache et le rabot pour *Joseph, patron des ouvriers* ; l'étoile de David pour *Joseph, descendant de David*; l'hippocampe signe de fidélité; la chandelle pour *Joseph, patron de la bonne mort*. Il y a aussi, il ne faudrait pas l'oublier, l'image de notre Noviciat qui devient le symbole de l'Église universelle, soit dit sans prétention ou presque. D'autres figures emblématiques rappellent certains épisodes du Nouveau ou de l'Ancien Testament : un ange agenouillé référence à l'important commerce des messagers célestes avec le père nourricier ; les deux tourterelles, rappel de la *Présentation de Jésus au temple* ; le Sphinx, allusion à la *Fuite en Égypte*. Allusion aussi à Joseph — l'autre Joseph — vendu par ses frères, figure annonciatrice de salut pour le peuple de Dieu. La

cruche renversée enfin, une autre image de salut représentant le *Miracle de l'eau* lors de la traversée du peuple au désert.

c) *Le vitrail de l'abside*

Reste le grand vitrail au fond du sanctuaire derrière le maître-autel. Cette pièce majeure suit la forme ogivale de la voûte et se présente comme la pointe d'une flèche tournée vers le ciel. Cet écu renversé se divise sur la verticale en onze colonnes de lumière séparées par dix cloisons de même largeur comme le veut le modèle de Frielingsdorf. Le P. Couturier o. p., réfugié au Canada au début de la guerre, n'approuvait guère l'idée de ce flot de lumière aveuglant les fidèles à la messe du matin. Et, de fait, le projet transgressait la loi liturgique. Il y eut pour parler. On décida qu'à l'heure des messes, on masquerait une partie de la verrière près du maître-autel par une lourde courtine à la couleur liturgique du jour, de quoi sauver le principe et contrer le déplaisir de l'aveuglement. Depuis Vatican II, l'autel du sacrifice passant à l'avant-scène, les tentures ont disparu. Il est tout de même encore vrai de dire, les beaux

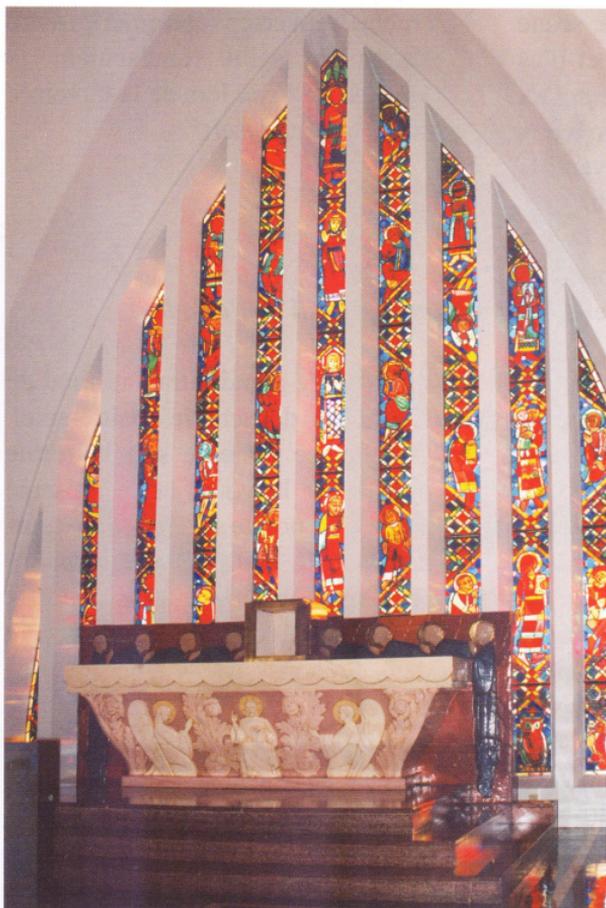


Photo ROFO

matins en saison, que la verrière continue *d'éblouir* — et ce, dans les deux sens du mot.

Ce vitrail est le premier de la série à avoir été réalisé. C'est sans doute ce qui explique qu'il présente une plus grande variété de couleurs, la réserve de verres n'ayant pas encore été sérieusement entamée.

Le thème ici à développer : rien de moins que les splendeurs du paradis ramassées en une seule image. Au sommet de la voie centrale s'ouvre *le Paraclét* suivi plus bas de *Dieu le Père*, globe terrestre en main et serviette au bras, références aux six jours. Puis, plus bas, tout de rouge vêtu, c'est le *Christ aux plaies*. Ensuite au beau milieu de la verrière, *saint Viateur* à la robe fleurie, patron de la chapelle. Il est au centre d'un quadrilatère formé de quatre saints tous morts dans la fleur de leur jeunesse : *Jean Bechmans*, *Louis de Gonzague*, d'un côté, *Stanislas Kotska* et *Gabriel de l'Addorata*, de l'autre. N'oublions pas que la plupart des novices de l'époque n'avaient pas 21 ans. Plus bas, disposés aux pointes d'un losange, s'agitent les quatre évangélistes dont l'un d'eux, *Marc*, se cache derrière le maître-autel.

Tous ces bienheureux ont pour escortes des anges vive-la-joie, de tout sexe, de toute race et de toute

nation — une manière de dire sans le dire que ces catégories n'ont pas cours au royaume angélique. Ensuite, affairés dans leur loge des sommets latéraux, saint Pierre brandit la clé du ciel dont il a le dépôt et saint Paul traverse par le souvenir, les yeux bandés, ses trois jours de cécité sur l'inoubliable chemin de Damas.

Enfin, au plus bas de la verrière comme fermant la marche, quelques animaux symboliques présents dans l'imaginaire chrétien : *le Serpent d'airain*, *le Coq de saint Pierre*, *le Pélican d'un côté*, et de l'autre côté, *l'Ikhtus* (le poisson), acronyme utilisé au temps des catacombes pour *Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur* ; *le Corbeau de saint Benoît* et *l'Oiseau de Minerve* (le hibou), emblème de la sagesse antique. À noter que le Pélican, selon la légende, pouvait aller jusqu'à se donner la mort pour sauver ses petits — symbole souvent utilisé pour illustrer le sacrifice du Christ Sauveur.

À cause des dix colonnes qui



Photo ROFO



Photo ROFO

divisent l'écus sur la verticale, l'artiste s'est vu confronté à un danger réel : se retrouver avec onze verrières au lieu d'une seule et se voir contraint de renoncer au sujet proposé. Voyons par quel stratagème il a pu résoudre le problème. Un premier pas vers l'unification a été de grouper les personnages là où c'était possible trois à trois, soit chaque bienheureux entre deux anges. Un autre pas, déterminant celui-là : renoncer aux nuages dans la description du paradis et adopter sans faillir un langage propre au vitrail. C'est ce qu'a fait Plamondon en multipliant les carrelages aux couleurs contrastées et en les disposant de manière à ce qu'ils empiètent en obliquant sur la colonne de lumière d'à côté. Voilà ce qui a permis de souder les différents morceaux du puzzle et d'unifier le tout sous un seul et même paradis.

À examiner de près le travail des verriers dans la chapelle, on finit par découvrir dans les recoins des gamineries sous forme de graffitis

commises par l'artiste ou par ses aides. On en a relevé près d'une trentaine. Certaines prennent valeur de signature : *Été 1941, j'ai vingt-six ans, Marius Plamondon*, ou encore : *Fin de la série des verrières, juillet 1944. Fait chez O'Shea, Montréal, Marius Plamondon, 29 ans.*

D'autres sont des allusions à la vie personnelle comme dans le vitrail de Tobie où l'on voit Sara au bras de son bien-aimé : *Murielle et moi dans deux semaines*. Certains révèlent la présence des collaborateurs : *Harriet Cuttle m'aide. Freddy Barbeau cuit les pièces. Ernest Rose coupe encore le verre*. Ou ailleurs : *Albert Masset fait la mise au plomb*. Parfois ce sont des remarques de métier : *Dernier morceau de ce beau rose*. Ou encore : *Cette rondelle provient de Verdun 1914-18*. Sans oublier les quelques malices qui consistent à écrire les noms de *Charles Maillard* et de *Jean Bruchési* au dos d'un serpent ou de *Shields de Toronto* au revers de la collerette du diable.

d) Les vitraux de la sacristie

Autres vitraux, ceux de la sacristie au nombre de sept : quatre fenêtres format classique à dessin

figuratif et trois judas à motif décoratif. Les fenêtres illustrent à merveille l'une des fins de la communauté : la beauté des cérémonies. Côté nord, l'honneur va au sacristain tout occupé à ses vases sacrés et au maître de chorale psalmodiant baguette à la main. Côté sud, l'acolyte attentif apporte les burettes tandis que le thuriféraire balance avec soin son encensoir. Ces verrières sont tamisées par la grisaille comme soulignant la gravité de la préparation des cérémonies, mais avec, çà et là, des cabochons de lumière comme pour anticiper quelque chose de la fête qui s'en vient. Si ces verrières diffèrent des autres, c'est aussi *par adaptation au lieu, parce qu'elles sont toujours vues de près*.

À noter que la sacristie enserme le sanctuaire comme les deux bras d'un « U », de sorte qu'à l'époque des liturgies d'avant-Concile, le cortège des célébrants entrait au nord et sortait au sud. C'est en ce lieu béni que les futurs religieux s'approprièrent aux exigences de la sainte liturgie, premiers pas que compléterait plus tard la formation du scolasticat. Car le Viateur, tôt ou tard, était appelé à s'occuper de cérémonies, soit comme célébrant, sacristain, chantre, organiste, maître de cérémonie ou responsable du chœur.

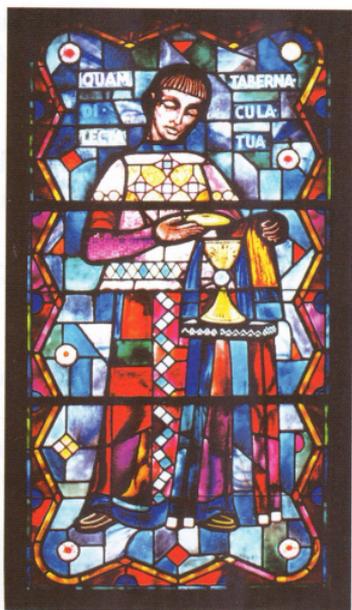


Photo ROFO

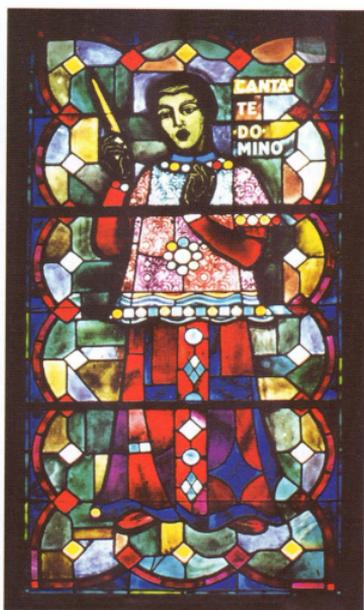


Photo ROFO

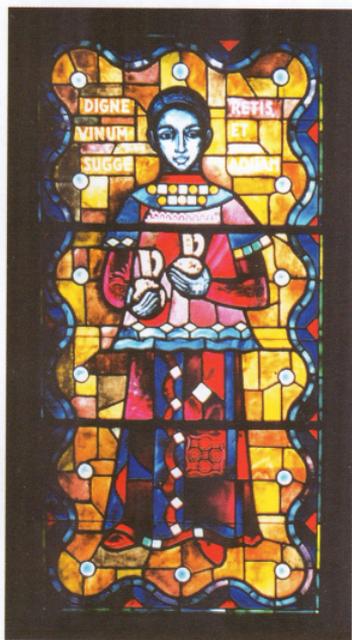


Photo ROFO

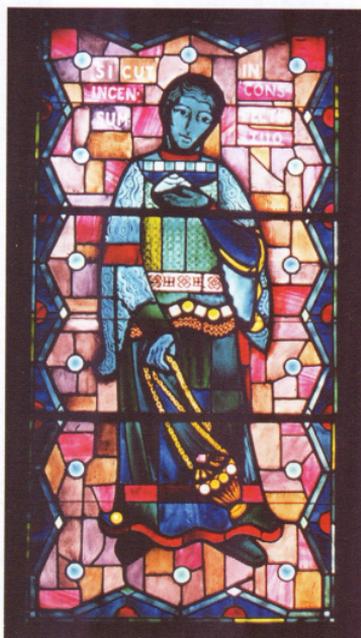


Photo ROFO

Même si les artistes de l'époque ne roulaient pas sur l'or, la communauté en pleine période de reconstruction n'était pas riche non plus. Il a fallu gratter les fonds de tiroir pour pouvoir défrayer ces merveilleuses verrières. Il a fallu un sens du beau très développé chez le P. Corbeil pour réussir à convaincre le Discrétoire provincial du bien-fondé de ce surcroît de dépenses. Le renoncement n'a probablement pas été moindre du côté des artistes. Mais qui oserait soutenir aujourd'hui que l'investissement n'en valait pas la peine ?

2- L'Ornement

a) Le mobilier

Selon les principes de l'art déco, il faut éviter l'éclectisme en art, surtout dans l'ameublement d'une pièce où la tentation de faillir peut être forte. Une chaise berçante, si belle soit-elle en elle-même, peut ne pas convenir à tel ensemble. Disons qu'en art déco, il faut que rien ne détonne, que tout soit apparenté, c'est-à-dire en harmonie. Or, c'est ce qu'on peut remarquer dans le mobilier de notre chapelle où il semble que les formes s'appellent les unes les autres. La conception de cet ensemble admirable est dû au

P. Corbeil, tandis que la fabrication du mobilier du sanctuaire a été confiée à l'École du Meuble de Montréal, alors sous la direction de Jean-Marie Gauvreau. L'ensemble est en merisier agrémenté aux endroits les plus exposés à la vue de plaques d'acajou sculptées par Marius Plamondon.

Le trône *Monseigneur* a un dossier tout en hauteur la pointe en ogive, orné d'un relief polychrome représentant *saint Just*, évêque de Lyon au IV^e siècle, le mentor du jeune Viateur, lecteur de son état. Le fauteuil du Maître des novices, lui, plus trapu, est orné au dossier d'un



Photo Bruno Hébert



Photo Bruno Hébert

encavé sur acajou représentant un puissant navire toutes voiles déployées. Des figures symboliques, creusées dans les plaques d'acajou et mises en valeur par la pâleur du merisier, décorent la banquette des célébrants, la crédence, les prie-dieu et jusqu'aux tabourets des servants. Ces surfaces encavées sont d'un goût raffiné. Les *cousins*, quand il y en a, sont revêtus de velours rouge vin, aujourd'hui bleu royal.

Le maître-autel et les autels latéraux empruntent la forme du *tombeau* et s'étendent en largeur comme le voulaient le besoin et la modernité de l'époque. Ils s'adosent à un retable cubique sur lequel reposent le crucifix

et les chandeliers. Un tabernacle, quand c'est nécessaire, préside au centre. Faut-il rappeler qu'en 1942, le prêtre célébrait *dos au peuple*, qu'il disait sa messe à tous les jours et qu'il n'y avait pas de concélébration, de sorte que, dans une communauté cléricale comme la nôtre, les autels secondaires étaient très occupés de même que les sacristains.



Photo René Breton

Le maître-autel est de Louis Parent pour le tombeau et de ses élèves en céramique pour le retable. Les anges en profil de ce retable sont tirés d'œuvres déjà connues du P. Corbeil. Louis Parent enseignait alors à la Maîtrise d'art de Montréal. Il sera plus tard l'auteur de l'imposant chemin de croix à ciel ouvert de l'Oratoire Saint-Joseph. Les autels latéraux ont été exécutés selon les plans Corbeil. Le tombeau d'autel à saint Joseph exhibe, en plus de



Photo Bruno Hébert

l'idée de tombeau, l'idée de lys, symbole de la chasteté, et c'est au sculpteur Elzéar Soucy qu'on doit de le voir réalisé.

Quant aux bancs de la nef, toujours du P. Corbeil, ils sont sortis des *Ateliers Georges Trudelle* de Saint-Romuald, aujourd'hui Lévis. Leur installation est tardive (1947), et le flanc de chaque banc donnant sur l'allée centrale encadre un haut-relief polychrome représentant un personnage biblique. Ces reliefs ont été exécutés par les élèves de Marius Plamondon, sous la supervision du maître. Ils alignent les personnages de l'arrière vers l'avant à partir d'Adam jusqu'aux prophètes en passant par les patriarches, les juges et les rois. Il en va ici comme pour la luminosité des vitraux : passer de l'arrière de la

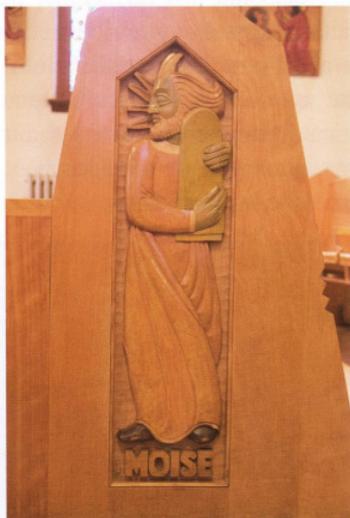


Photo René Braton



Photo Bruno Hébert

chapelle à l'avant, c'est quitter les ténèbres pour la lumière, l'Ancien Testament pour le Nouveau, l'humain pour le divin.

L'orgue, nanti de sa forêt de tuyaux, règne au jubé. Offert à la communauté par le Dr Albert Geoffroy et ses amis, il est inauguré en grande pompe le 27 avril 1942. Mais, hélas ! l'aventure a fini par mal tourner : de toute cette installation, aujourd'hui il ne reste rien. Des bris mécaniques à répétitions assortis de réparations coûteuses ont fini, au bout de 60 ans, par avoir raison de la patience des usagers. Malheureusement, le facteur d'or-

gue, pourtant un ancien de la Maison Casavan, n'a pas pu, ici, justifier son talent ni honorer la perfection de son art. L'orgue actuel, installé en 2004, vient de notre ancienne maison de Sainte-Luce-sur-mer. Même sans tuyaux, il est capable de répondre honorablement aux besoins du moment.

Il faut dire que la sonorisation de la chapelle fait problème, problème corrigé par le micro quand il s'agit de la parole. Au dire des spécialistes, l'écho ne serait pas aussi envahissant si la chapelle était plus longue d'une dizaine de mètres. Le mur du fond interrompt trop tôt le son et le renvoie en écho. Par contre, ce défaut est une qualité quand il s'agit de chant choral, car la rotondité du vaisseau, un peu comme un cornet, fonde les voix, assez pour ravir les choristes et le public. Depuis plusieurs années, le P. Fernand Lindsay aidant, *la Sainte Chapelle* accueille les chorales du bassin culturel joliettain.

b) L'orfèvrerie

On peut dire qu'il a fallu une douzaine d'années pour que l'ornementation du temple saint soit enfin complétée. Les dernières pièces à joindre sont d'orfèvrerie. Les chandeliers et la croix en hauteur du



maître-autel, ceux de l'autel de la Vierge sont de 1954, de même que la lampe du sanctuaire et l'étonnant chandelier pascal. La conception de ces pièces manifeste un grand souci d'unité. Véritable tour de force technique, un calice et sa patène, décorés par les émaux de Dupond et le nœud de l'atelier Fernand Py, sont de la même année. Ces travaux ont été réalisés aux Ateliers Saint-Viateur sous la direction du F. Edgar Plante d'après l'idée du P. Corbeil. Quant au *Christ en croix* de chacun des trois autels, c'est l'œuvre du sculpteur français d'origine polonaise Jean Lambert-Rucki, lequel a consacré le gros de sa carrière au service des églises de France. Ses Christ émâciés, apparentés mais différents les uns des autres, manifestent une forte influence du cubisme, et peut-être aussi de son ami le peintre Amedeo Modigliani, sculpteur à ses heures.

Dans ces années de grandes mutations, le personnel de la province de Joliette comptait plusieurs religieux aides-temporels, assez pour qu'on songe à les spécialiser. D'où la création des *Ateliers Saint-Viateur* en 1945, dans lesquels, très tôt, on a pratiqué la reliure, l'ébénisterie, la forge et l'orfèvrerie. D'où le lien avec l'ornementation et l'entretien de la chapelle. Les deux confessionnaux installés derrière la chapelle en 1947 sont des réalisations des *Ateliers Saint-Viateur* d'après les dessins du P. Corbeil. La création de l'*Imprimerie Saint-Viateur*, animée du même élan, date de 1946.



Photo Bruno Hébert

III - LA SCULPTURE

A - Le chemin de croix



Photos d'archives

Constitué de bas-reliefs polychromes creusés sur des rectangles de bois, le chemin de croix, lui, a été installé le 4 mai 1943. Il est l'œuvre de Marius Plamondon. Or, il se trouve qu'il n'avait pas été pensé pour notre chapelle, mais pour ailleurs. Ces 14 stations étaient trop modernes au goût des paroissiens du Christ-Roi de Joliette qui les avaient commandées. Habités en la matière à des scènes plus réalistes, voire doloristes, ils ne pouvaient accepter, faut-il s'en étonner, ces gravures par trop *elliptiques*, comme sorties d'un autre monde. Mais heureusement on a trouvé une solution de rechange :

les murs blancs de notre chapelle, un lieu déjà rompu aux audaces de Plamondon le verrier. En récupérant ces planches hors de l'ordinaire, l'affaire ne pouvait pas mieux tourner pour nous. L'artiste aurait voulu créer un chemin de croix adapté à notre chapelle qu'il n'aurait pu faire mieux. Jusqu'à la 14^e station, *la Mise au tombeau*, qui représente le supplicé étendu en son linceul comme il convient, mais survolé par un ange – le thème iconographique de la chapelle – un ange aux semelles dorées, signe annonciateur de la résurrection.

Le sculpteur en son oeuvre fixe son regard sur le Christ comme s'il n'y avait que lui. Il fait abstraction du décor, de la foule et n'emploie de rôles secondaires que s'il ne peut faire autrement. La peinture qu'il utilise est franche et stable, faite à base d'œuf et de caséine. Son interprétation n'a rien de sanguinolent, on la dirait presque allégorique, ce qui peut surprendre. Or, il se trouve qu'on peut débusquer en histoire de l'art quelques rares et glorieux précédents. On se souviendra, par exemple, que dans sa *Descente de croix*, sujet dramatique s'il en est, Fra Angelico profite de l'occasion pour planter son décor dans une campagne ensoleillée par une belle matinée de printemps, comme s'il fallait se réjouir du drame qu'il a choisi de représenter. En vérité, ce n'est pas le côté tortionnaire du sujet qui l'intéresse, mais sa signification pour le peuple élu, sauvé grâce à ces souffrances et à cette mort. Plamondon y va, lui aussi, d'une montée au Calvaire, disons, plus *mystique* que réaliste. C'est comme s'il voulait, à l'instar du *frère angélique*, souligner le côté salvifique de l'holocauste et mêler sa voix au chœur des élus qui ne peuvent s'empêcher de proclamer à tout vent: *Heureuse faute qui nous a valu un tel Sauveur !*

Signalons en passant, que Marius Plamondon, jeune homme d'un heureux caractère, n'en était pas à ses premières armes. En tout début de carrière, il avait peint pour l'église Saint-Joseph de Québec un chemin de croix moins *moderne* sans doute que le nôtre, mais au coloris si rayonnant de joie que l'affaire avait créé des remous dans la population.

Certes, *Rome ne s'est pas bâtie en un jour*. L'accueil de la modernité de notre chemin de croix, même en communauté, a mis du temps à s'établir. L'artiste a dû titrer au mur chaque station, nécessité d'autant plus impérieuse, pensait-on, que le chemin suivi ici par le sculpteur allait en sens inverse de l'ordre établi partout dans les paroisses. *Le grand liturge* de la communauté, trouvant sans doute les croix sculptées à chaque station un peu trop *fantaisistes*, obtint, en outre, qu'on ajoute au-dessus de chaque station une petite croix de bois, pour être bien sûr de respecter la rubrique. Ces *précautions*, bien entendu, se sont, depuis, évanouies dans le temps.

B – Autres sculptures

On trouve au Noviciat, *intra* ou

extra muros, des sculptures harmonisées à l'ensemble architectural. Ce sont des œuvres de Wilfrid Corbeil (1893-1979), Sylvia Daoust (1902-2004), Gaétan Therrien (1927-2005) et Maximilien Boucher (1918-1975). Partons d'abord *intra muros*.



Photo ROFO

Le P. Corbeil n'a guère pratiqué la sculpture. À la porte de la chapelle, on reconnaît néanmoins la figure modelée des quatre évangélistes (1938), reliques de la chapelle *art déco* de l'ancien Scolasticat Saint-Charles à l'entrée sud de Joliette. Accroché à l'une des portes grillagées du hall d'entrée du Noviciat, on trouve également de notre confrère un *Saint-Viateur* en

fer forgé – hé oui ! en fer forgé - réalisé par le F. Guy Landry.

Si on entre à la chapelle, une statue de cinq pieds, en acajou, décore le transept nord depuis 1950. Il s'agit de la *Mater Salvatoris* de Sylvia Daoust, une sainte Vierge toute maternelle accompagnant les premiers pas de l'Enfant Jésus.



Photo René Breton

Celui-ci, pendu aux mains de sa mère, fait comme les bambins de son âge l'apprentissage de cette première liberté. Pareille scène, pourtant familière chez un peuple éleveur d'enfants, en a étonné plus d'un à l'époque, accoutumé qu'on était de voir l'Enfant-Dieu en petit roi dans les bras de sa mère. Un aspect du profond mystère de l'Incarnation est ici suggéré sans peut-être que l'artiste l'ait cherché : le Fils de Dieu, ne l'oublions pas, est aussi le Fils de l'homme et, par conséquent, le Fils de sa mère, idée qu'on retrouve dans la ressemblance marquée, ici, entre la mère et l'enfant. À noter également que la tête du petit penche d'un côté, celle de sa mère de l'autre. Il se peut qu'on y voit un rappel ingénu de l'inévitable conflit des générations, préfiguration des trois jours d'escapade de Jésus à 12 ans, image combien humaine des comportements typiques de l'adolescent toujours un peu en essai de lui-même.

Jésus de Nazareth a-t-il traversé tous les apprentissages reliés à la croissance humaine comme le commun des mortels, ou a-t-il été protégé par la force du divin en lui? Grave question que celle-là, de quoi occuper un jeune théologien tenté par le mystère, en quête d'un sujet de recherche !

Pourtant, à première vue, le métier de Sylvia Daoust semble plutôt sage. Cette statue est une œuvre d'intériorité, qui n'agresse personne, se livre lentement. Une œuvre qui laisse venir le spectateur, lui parle à l'oreille comme dans le silence de l'atelier. Pas de détails inutiles, mais propriété du dessin, stylisation du modelé, recherche *songée* de la ligne dominante. Peu de choses, si l'on veut, mais de l'assurance, de la netteté. «*Rien de trop*», diraient les Anciens. Et ce qui frappe le plus, ici, c'est la congruence de la statue avec le lieu. La statue en son dépouillement, de par l'*élancée* de ses lignes, se marie merveilleusement bien à la voûte sous laquelle elle se trouve. Elle est faite pour aller là, près de la verrière mariale, point à la ligne. On ne la voit pas ailleurs. Il ne faut pas négliger l'aspect décoratif de la sculpture, idée assurée ici par l'apparement de la statue au lieu.

Dans le transept sud, faisant pendant à la *Mater Salvatoris*, un *saint Viateur* de même grandeur, taillé dans le merisier, présente le livre saint à la foule comme il convient au rôle liturgique du lecteur (permanent) tel qu'on devait le remplir à Lyon au IV^e siècle. Gaétan Therrien de Sainte-Rose, en est l'auteur. Ce sculpteur a fait carrière dans l'en-



Photo René Breton

seignement des beaux-arts à Joliette, au Séminaire, puis au Cégep. Il a beaucoup travaillé pour la communauté, entre autres pour la paroisse du Christ-Roi de Joliette et pour le sanctuaire Notre-Dame-de-Lourdes de Rigaud. Du saint patron

de la communauté, il en a fait presque une spécialité : on compte de lui au moins quatre autres *saint Viateur* dont celui, monumental, en pierre d'Indiana, qui orne le parterre près de l'allée centrale devant le Noviciat.

Quant au P. Maximilien Boucher, c.s.v., son œuvre n'est pas présente dans la chapelle sinon, provisoirement, grâce à son *saint Viateur* et son *Ange à la trompette* accrochés depuis 2005 au mur coupe-son du jubé. Ces deux pièces décoraient la chapelle du Collège de Matane (1960) avant de connaître, après la création des cégeps, d'autres destinations. On trouve, par ailleurs, à la mezzanine du hall d'entrée, une admirable *Vierge de gloire* (1963), un haut-relief en bois brossé, la madone à l'enfant dans son sein accompagnée d'anges incurvés dans la matière comme une image de la non-matière. De la fenêtre tout près, on peut voir derrière le Noviciat au milieu des fleurs la *Notre-Dame des Écoles* (1954) en pierre d'Indiana, statue qui régnait jadis à l'orée du petit bois du Séminaire. Est aussi du même sculpteur la madone de pierre d'un style plus rustique (1955) ornant la fontaine du cloître près du préau. Le P. Boucher a œuvré au département d'arts plastiques du Séminaire et du Cégep avec son ami

Gaétan Therrien. De plus, il ne s'est jamais désintéressé de la peinture, à preuve la *Descente de croix* peinte sur le frais à la manière de Giotto qu'on retrouve au haut de l'escalier près de la chapelle.

Mettons là-dessus un terme à notre visite du Noviciat Saint-Viateur de Joliette. Il s'agit, comme on a vu, d'un ensemble appartenant à l'art sacré, mais à l'art sacré moderne comme il y en a peu de cette qualité au Canada. Il serait infiniment regrettable qu'on ne protège pas ce précieux héritage, en particulier le lieu de culte que son concepteur aimait appeler *la Sainte Chapelle*.



Photo ROFO

Notre-Dame des Écoles

IV - LES ARTISTES

Wilfrid Corbeil, c.s.v. (1893-1979)

Le P. Corbeil est originaire de Saint-Lin-des-Laurentides. Il fait ses études classiques au Séminaire de Joliette, entre chez les Clercs de Saint-Viateur en 1912 et devient prêtre en 1918. De retour à son *Alma Mater* où il enseigne les Lettres, il se signale bientôt comme décorateur de théâtre et comme éveilleur de talents avec son studio d'art *ad lib.* Il dirige la revue du collègue *L'Estudiant*, organise des expositions d'artistes connus et en profite pour monter la collection d'art du Séminaire, la base de ce qui deviendra un jour le Musée d'art de Joliette dont il sera le fondateur. L'occasion lui est fournie à plusieurs reprises de toucher à l'architecture où il excelle. Grâce au rayonnement qui s'ensuit, il devient avec les années l'incomparable animateur des arts dans la région. Il a fondé, en outre, *Le Retable*, une association d'artistes spécialisés en art sacré. Et nous ne parlons pas des dons de l'organiste et de l'écrivain. Le P. Corbeil a peint des paysages pour son plaisir toute sa vie. Nous lui devons aussi



Photo d'Archives

quelques murales. De sa palette ensoleillée, il développe une sorte d'*esthétique de la splendeur*. Cet épïcúrien du pinceau jouit de la beauté du monde et ne s'en cache pas. Au diable la neurasthénie, elle n'est pas chrétienne ! Cet homme de ressources est décédé le 20 octobre 1979, aux premières vêpres de la Saint-Viateur. Il avait 86 ans.

Marius Plamondon (1914-1976)

Même s'il est né à Québec, Marius Plamondon reçoit une bonne part de sa formation première à Fall River et au réputé Collège l'Assomption de Worcester (Mass.). Puis il s'inscrit à l'École des Beaux-Arts de Québec en 1932. Une fois diplômé, quelques réalisations prometteuses lui valent le prix d'Europe (1937-39). Il y rejoint le sculpteur Henri Charlier qui l'initie à la sculpture en taille directe. Il apprend de son maître qu'une sculpture doit être décorative, c'est-à-dire qu'elle doit s'accorder avec ce qui l'entoure. La verrière, en ce sens, est fort décorative, car elle dépend beaucoup du milieu ambiant. D'où l'enthousiasme de Plamondon pour l'art lumineux. De retour à Québec, il enseigne à l'École des Beaux-Arts (1939-68), institution dont il assumera la direction de 1964 à 1968, juste avant la création des cégeps. Il pratique peu la sculpture, mais c'est la verrière surtout qui le fait connaître (Joliette, Rigaud, Salaberry de Valleyfield, Saint-Jérôme, Saint-Sacrement à Québec, l'Oratoire Saint-Joseph à

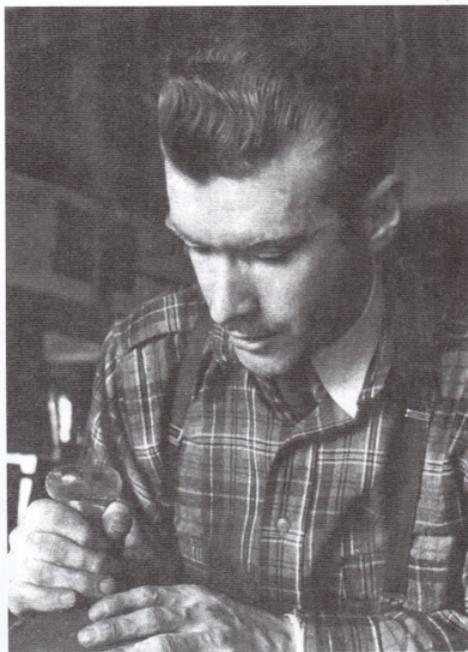


Photo d'Archives

Montréal, etc.). À son goût, le vitrail prédispose à la joie.

Avec la laïcisation de la société québécoise, les commandes venant de l'Église se raréfient et la carrière s'alanguit. Enfin l'artiste risque quelques vitraux en terrain profane (hôtel, restaurant), mais l'ardeur n'est plus ce qu'elle était. Il meurt en 1976 à 62 ans.

POSTFACE

L'élaboration de l'œuvre du Noviciat de Joliette par Wilfrid Corbeil et Marius Plamondon s'inscrit dans la ligne du renouveau de l'art sacré déjà engagé en France dès les années 20 et bientôt promu à Québec à l'École des Beaux-Arts. L'audace des artistes d'ici n'a pas été sans surprendre le public. Il y eut des pourfendeurs, mais aussi d'ardents partisans de l'erre nouvelle. Voici quelques écrits d'époque témoignant de la ferveur des défenseurs du renouveau tant attendu.

Ce qu'ils ont dit :

André Lecoutey, prêtre français, ancien élève de Maurice Denis, membre fondateur du Retable

«La simplicité et la franchise engendrent la dignité. La dignité de nos sanctuaires est trop souvent compromise par la surcharge et le faux luxe de leur décoration. C'est l'art sacré qui donne à nos églises cette dignité en contribuant à créer des cadres favorables à la prière et l'atmosphère nécessaire au recueillement. Or, les grandes et calmes lignes droites, les courbes amples,

les larges surfaces y parviennent mieux que l'encombrement et la complication. Par ailleurs, de l'harmonie des couleurs et de l'équilibre des proportions se dégage l'impression d'ordre.»

Paul-Maurice Farley, c.s.v., assistant provincial

«Le vitrail d'église poursuit les trois buts suivants : isoler, instruire et créer une atmosphère. Il isole l'intérieur de l'église du monde extérieur, pour favoriser le recueillement, plus difficile à obtenir au sein d'une lumière trop vive. Il est aussi un moyen d'enseignement. Dans un ancien catéchisme du diocèse de Tréquier, à cette question : *Que doit-on faire quand on entre dans une église ?* il était répondu : *L'on doit prendre de l'eau bénite, adorer le Saint-Sacrement, puis faire le tour de l'édifice en regardant les vitraux.* C'est nous rappeler de façon charmante le rôle didactique des verrières. Sans renier les deux fins précédentes, le but principal du vitrail, tel qu'envisagé à notre époque, est surtout de créer cette atmosphère chaude et vivante, cette

espèce de luminosité mystique dans laquelle on baigne sous les voûtes des temples fermés par des vitraux.»

Maximilien Boucher, c.s.v., sculpteur et peintre

«L'art de Plamondon réalise les plus grands principes de la beauté plastique. Ses verrières constituent de véritables *mûrs de lumière* aux couleurs riches et variées, ordonnées cependant avec une parfaite unité en une teinte dominante ; elles sont adaptées à l'édifice aussi bien qu'à leur situation par rapport à l'éclairage du soleil...»

Paul Gouin, avocat et homme politique

«La chapelle du monastère des Clercs de Saint-Viateur à Joliette est l'une des plus brillantes manifestations de notre art religieux contemporain.»

Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'École du Meuble de Montréal

Le Noviciat de Joliette est «la plus complète démonstration de ce que l'on peut faire avec les artisans et les artistes de chez nous. Féli-

citons les Clercs de Saint-Viateur de ce patriotisme éclairé, celui qui vaut, réunis, tous les discours de la Saint-Jean-Baptiste.»

Marius Plamondon, sculpteur et verrier

Marius Plamondon explique ainsi les principaux moments de sa démarche quand il élabore une verrière : «Après avoir étudié sur les lieux, par temps gris et par temps clair, l'orientation de l'édifice et de l'ouverture où ira le vitrail, après s'être assuré autant que possible, quelles constructions pourront venir plus tard, on fait à la gouache une esquisse approximative. On y indique peu de nuances, seulement les masses de couleur. C'est en choisissant les masses de verre, en les comparant, les juxtaposant que s'introduiront les finesses, les variantes qui contribuent au mystère, au côté impalpable d'un vitrail heureux.»

Wilfrid Corbeil, c.s.v., peintre et architecte

À propos du chemin de croix de la chapelle, voici ce qu'écrivit le P. Corbeil : «L'art de Monsieur Plamondon, par sa simplicité,

rejoint celui des bas-reliefs des cathédrales du Moyen-Âge, art simplifié, art naïf sans doute qui, pour parler fort et vrai, doit mettre systématiquement de côté tout ce qui pourrait distraire du sujet principal. Il ne s'acharne pas à finir, à pousser son modèle, comme nous ont habitués les artistes de la

Renaissance ; il s'arrête à l'ébauche, semble-t-il, pour ne pas enlever à son sujet, en le figolant, la force, l'énergie qui donne à l'œuvre d'art toute sa valeur. Ce qui n'enlève rien à la perfection du métier qui paraît ici dans la sûreté du coup de gouge et dans le choix des couleurs».

TABLE DES MATIÈRES

<i>Liminaire</i>	4
I – L'ÉDIFICE	
<i>A - Un peu d'histoire</i>	5
<i>B - Une vue du dehors</i>	8
II – L'INTÉRIEUR	
<i>A - Le hall d'entrée</i>	11
<i>B - La chapelle</i>	14
- <i>Les vitraux</i>	
<i>a) Les vitraux de la nef</i>	16
<i>b) Les vitraux du transept</i>	22
<i>c) Le vitrail de l'abside</i>	25
<i>d) Les vitraux de la sacristie</i>	28
<i>L'ornement</i>	
<i>a) Le mobilier</i>	30
<i>b) L'orfèvrerie</i>	33
III – LA SCULPTURE	
<i>A - Le chemin de croix</i>	35
<i>B - Autres sculptures</i>	36
IV- LES ARTISTES	
<i>A- Wilfrid Corbeil, c.s.v.</i>	41
<i>B- Marius Plamondon</i>	42
<i>Postface</i>	43

Texte : Bruno Hébert, c.s.v.

Mise en page : René Breton, c.s.v.

Archives : Wilfrid Bernier, c.s.v.

Sources : † Paul-Maurice Farley, c.s.v.
† Noël Routhier, c.s.v.,
Réal Aubin, c.s.v.

Photos : † Roland Foisy, c.s.v., (ROFO)
René Breton, c.s.v.
Bruno Hébert, c.s.v.
Jean Chevette

Révision : Alban Beaudry, c.s.v.

Tirage : Imprimerie Fortier



Ô toi, l'au-delà de tout...

Tous les êtres,
ceux qui parlent et ceux qui sont muets,
te proclament.

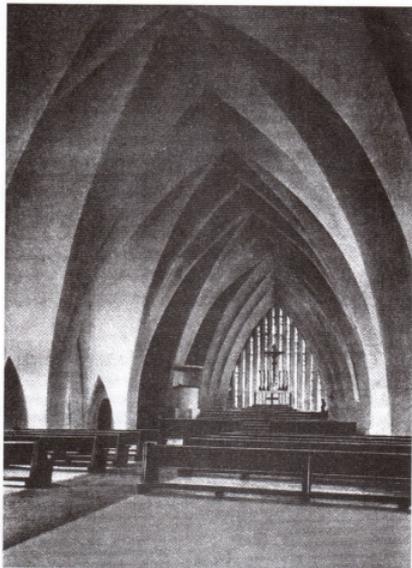
Tous les êtres,
ceux qui pensent
et ceux qui n'ont pas la pensée,
te rendent hommage.

Le désir universel,
l'universel gémissément tend vers toi,

Tout ce qui est te prie,
et vers toi tout être qui pense ton univers
fait monter une hymne de silence.



Saint-Georges-de-Boscherville



Église de Frielingsdorf, Allemagne



Le Noviciat Saint-Viateur de Joliette constitue une pièce majeure du patrimoine bâti de la région de Lanaudière. Ce monument, élevé dans les années 1940, a été conçu par le P. Wilfrid Corbeil, cleric de Saint-Viateur, enrichi de la contribution du jeune Marius Plamondon et de celle d'autres artistes et artisans québécois. C'est, au dire d'un observateur de l'époque, *l'une des plus brillantes manifestations de notre art religieux contemporain*. Cette réalisation unique s'inscrit dans le mouvement de modernisation de l'art sacré promu chez nous, inspiré du renouveau déjà engagé en France après la guerre de 14-18. Bruno Hébert, un familier des lieux, nous propose ici une visite de l'édifice, agrémentée de rappels historiques, dans le but de mieux faire connaître et aimer cette part précieuse de notre héritage.